

Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **24 (1874)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICES NÉCROLOGIQUES.

M^{me} BANDELIER NÉE MOREL

Née le 24 août 1802, morte le 4 mars 1873.

La Société jurassienne d'émulation a éprouvé l'an dernier une perte sensible par la mort de M^{me} Bandelier, qu'elle comptait au nombre de ses membres honoraires depuis 1852. Cette femme d'esprit et de cœur, dont le nom se rattache à tout ce qui s'est fait de bon et de bien dans le Jura pendant plus d'un demi-siècle, était fille du doyen Morel et d'Isabelle de Géliou. Elle reçut au foyer domestique une éducation à la fois brillante et chrétienne, et se fit remarquer de bonne heure par des qualités exceptionnelles. La cure de Corgémont était alors le centre intellectuel du Jura réformé. Les hommes d'étude, comme les amis de l'instruction et du progrès moral et matériel dans le pays, s'y donnaient rendez-vous et venaient y puiser les plus nobles inspirations. Le doyen Morel représentait la science théorique et pratique; à côté des fonctions pastorales, il s'occupait d'histoire, d'économie politique, d'agriculture, de toutes les questions en vogue; on sait le rôle important qu'il joua en Constituante (1831) et dans le Jura durant la période dite de 1830. A son tour, M^{me} Morel, l'ancienne amie de M^{me} de Charrière, représentait la poésie, les lettres, l'éducation, dans le sens le plus élevé du mot. C'est à cette école que vécut M^{lle} Cécile Morel; elle était de moitié dans les études littéraires et les bonnes œuvres de sa mère, et prit de même une part ac-

tive aux travaux incessants de son père, dont elle était le secrétaire. Elle connut sous le toit paternel, non-seulement les notabilités de la Prévôté, de l'Erguel et de Bienne, mais encore les hommes distingués des districts catholiques : les Stockmar, les Thurmann, les Vautrety, les Péquignot, qui venaient conférer avec le vénérable doyen des affaires du pays.

On comprend dès lors l'amour profond que cette personne d'élite conserva jusqu'à la fin de sa carrière pour sa terre natale et tout ce qui avait trait à sa gloire et à sa prospérité. M^{lle} Cécile Morel vécut de cette vie active et fructueuse, au sein de cette vallée jurassienne qu'elle affectionnait, la grande moitié de son existence. Sa mère, pour laquelle elle professait un véritable culte, n'était plus ; son père, toujours plus ardent au travail, touchait à la vieillesse sans y prendre garde, lorsqu'elle épousa, en 1843, M. Bandelier, pasteur à St-Imier. Quelques années après, celui-ci remplaçait à Corgémont le doyen Morel, parti pour la patrie céleste, et M^{me} Bandelier rentrait sous le toit paternel, peuplé de souvenirs aimés. C'est là qu'elle reçut, en 1852, Thurmann et ses amis du Jura, venus pour assister à la réunion générale de la Société d'émulation qui se tenait cette année à Courtelary, sous la présidence de M. Bandelier. Trois mois plus tard, le pasteur de Corgémont était nommé conseiller d'Etat. M^{me} Bandelier quitta à regret son cher village pour la capitale, son nouveau et dernier séjour ; car, après la mort de son mari, elle resta à Berne, pour être près de son fils qui y faisait ses études. En automne seulement, elle allait passer quelques semaines dans le Jura ; c'étaient ses *vacances*, ses jours de fête ; elle se retrouvait parmi les siens, et visitait chaque jour la tombe où reposaient ses parents tant aimés. A Berne, M^{me} Bandelier se créa vite de nouvelles relations, tout en restant fidèle aux anciennes : j'ai désigné les amies de sa bonne mère. Sa maison était large ouverte à tous ses compatriotes ; fallait-il rendre service, secourir

des malheureux? elle était là, complaisante, dévouée, toujours prête à obliger. A un âge avancé, son cœur avait toute la chaleur, son esprit toute la fraîcheur et la vivacité de la jeunesse. Par sa grâce, son urbanité, sa largeur de vues, sa bonté exquise, son amour pour le sol natal, elle rappelait les meilleures traditions d'un autre âge. M^{me} Bandelier eut à souffrir de longues années du mal incurable qui la conduisit au tombeau; la douleur, si cruelle qu'elle fût, n'arrêtait pas le sourire sur ses lèvres; patiente, résignée, elle élevait les yeux au ciel, où l'attendait le remède suprême. C'est dans ces sentiments chrétiens qu'elle rendit son âme à Dieu le 4 mars 1873.

Avec M^{me} Bandelier, dit sa *Nécrologie*, meurt la *dernière Jurassienne* des bords de la Suze. C'est là aussi, dans son cher Corgémont, à côté de son père et de sa mère, que, suivant son dernier vœu, repose sa dépouille mortelle. Un cortège nombreux et recueilli l'accompagnait le 7 mai (1873) au champ du repos, où M. le pasteur Saintes, vieil et fidèle ami de la famille Morel, prononçait d'une voix émue l'oraison funèbre de cette femme d'élite et arrachait des larmes à tous les assistants. Le buste de la défunte, dû au ciseau de Christen, orne le modeste monument qui s'élève sur sa tombe; cette œuvre d'art, d'une ressemblance parfaite, rappellera aux après-venants les traits si gracieux de celle qui fut la *Rose du Jura*.

Peu de personnes ont plus écrit que M^{me} Bandelier, et cependant que restera-t-il d'elle? Signalons du moins la *Biographie du peintre Juillerat*, dans les bulletins de la *Société des beaux arts de Berne*; c'est elle qui a complété et publié l'autobiographie du grand et modeste artiste, dont elle adoucit les derniers jours et ceux de sa compagne par sa vieille et inaltérable amitié: on sait les démarches multipliées qu'elle fit pour le placement de ses aquerelles toujours remarquables, mais auxquelles manquait la vogue, car ils n'étaient plus à la mode du jour. Elle a écrit maintes notices et articles intéressants, dictés par la bien-

faisance ou l'amour du pays, qui parurent sans nom d'auteur, sa modestie se refusant à la publicité qu'elle ne réclamait que pour son père, sa mère et les compatriotes distingués par leurs talents ou leur dévouement à son cher Jura. M^{me} Bandelier répandait tout son esprit et toute son âme dans sa correspondance, dans ses lettres pleines de grâce et d'abandon, gardées précieusement par les personnes qui ont eu le bonheur d'être en relation avec elle. A les lire, on pense parfois à M^{me} de Sévigné, mais ce qui manque à la belle marquise et distingue notre compatriote, c'est ce profond sentiment religieux qui donne à l'amour maternel et à la piété filiale un charme de plus. Un choix de ses lettres, recueil impossible à cette heure, assurerait à M^{me} Bandelier une place à part parmi nos meilleurs écrivains nationaux.

La Société jurassienne d'émulation devait ce dernier souvenir à M^{me} Bandelier, qui n'a cessé, jusqu'à sa mort, de prendre le plus vif intérêt à ses travaux, de protéger la jeunesse studieuse, et d'encourager la culture des lettres et des arts dans notre pays.

X. K.

BODOLPHE D'EFFINGER, DE WILDEGG

Né le 25 février 1803, mort le 28 mai 1872.

La Société jurassienne d'émulation compte en Suisse, parmi ses membres correspondants honoraires, plusieurs savants distingués qui veulent bien seconder ses travaux, mais nul, croyons-nous, ne lui témoigna plus de sympathie et ne lui en fournit des marques plus nombreuses que R. d'Effinger. A ce titre, consacrons quelques lignes à la mémoire de ce fervent ami des arts dans notre belle Suisse.

Louis Rodolphe d'Effinger de Wildegg appartenait par sa naissance à l'une des premières familles de Berne. Il commença ses études à l'institut de Gottstadt, les poursuivit à Neuchâtel et à Zurich, et les compléta à l'étranger ; à Paris d'abord, où il s'occupa surtout de mathématiques, puis en Angleterre. De retour dans sa ville natale, à l'exemple des jeunes patriciens de son temps, il se mit au service de l'Etat et fut employé à la chancellerie. Au militaire, il entra dans l'artillerie, puis passa dans l'état-major fédéral où il parvint au grade de capitaine. Une mission qu'il remplit vers 1829, comme officier du génie, aux Ormonts, et deux excursions subséquentes dans cette vallée et les montagnes du Gessenay, lui fournirent l'occasion de nouer des rapports avec les habitants de ces contrées : il recueillit de leur bouche maints détails inédits sur la résistance héroïque qu'opposèrent ces braves montagnards aux Français, lors de l'invasion de 1798. Des recherches aux archives de la direction militaire de Berne, jointes à la lecture des écrits et journaux du temps, lui permirent d'utiliser les données prises sur place et de publier en 1844 dans le *Schweizerische Geschichtsforscher*,
15.

sous ce titre : « *La défense des Ormonts en 1798,* » une page d'histoire nationale pleine d'intérêt.

Cette excursion dans le domaine de l'histoire est un fait isolé dans la vie de R. d'Effinger; depuis quelques années il avait trouvé sa voie, qu'il suivit sans relâche jusqu'au terme de sa carrière. C'était en 1841; l'état de santé de sa femme — il s'était marié le 30 avril 1827 à M^{lle} Julie May de Schöstland — l'engagea à entreprendre un voyage en Italie avec sa famille. La visite des musées, la vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres développèrent en lui le sentiment artistique; il s'éprit d'amour pour les beaux-arts et mit à propager ce culte dans sa patrie, tout ce qu'il avait de force et d'activité. Après deux années de séjour en Italie, il revint en Suisse. Le château de Wildegg était sa résidence habituelle, mais il passait à Berne la plus grande partie de l'hiver. Cette ville comptait des artistes, mais sans lien entre eux; elle ne possédait pas non plus de musée de peinture. R. d'Effinger conçut le projet d'y fonder une Société des beaux-arts; par elle, il voulait répandre l'amour des beaux-arts dans le canton, venir en aide aux artistes nationaux par des commandes d'ouvrages, veiller à la conservation des œuvres d'art de la capitale et du pays, organiser des expositions dans les localités importantes du canton, arriver enfin à doter la ville de Berne d'un palais des beaux-arts. Telle fut la tâche ardue à laquelle R. d'Effinger se voua tout entier. La Société se fonda sous ses auspices et ouvrit sa première séance le 13 novembre 1854. Au 1^{er} janvier 1855, elle comptait déjà 270 membres, et à sa mort, elle n'en avait pas moins de 870. Il en fut le président perpétuel jusqu'à sa fin; chaque année, à la réunion générale, il présentait des rapports intéressants, qui resteront comme de précieux documents pour l'histoire des beaux-arts, non-seulement à Berne, par rapport à la Société cantonale dont il notait les développements successifs, mais en Suisse. Les artistes nationaux à l'étranger étaient mis en lumière;

il indiquait leurs travaux, visitait leurs ateliers dans ses voyages, s'intéressait aux expositions. Nous lui devons ainsi toute une série d'observations critiques dans le domaine de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Dès la fondation de la Société cantonale, R. d'Effinger s'était mis en rapport avec la Société jurassienne : il tenait à ce que son œuvre comptât aussi des adhérents dans nos contrées. Afin d'y propager le goût des arts, il fixa Bienne pour lieu de l'exposition cantonale de 1855. Elle réussit au delà de toute espérance. R. d'Effinger obtint, grâce à ses démarches, le concours d'artistes estimés qui jusqu'alors, par modestie ou par suite de leur éloignement du pays, n'avaient jamais pris part à ces joutes artistiques. A Bienne, les toiles de l'abbé Kohler, de Negelen furent remarquées, et la Suisse pour la première fois lia connaissance avec des peintres de talent qui lui étaient complètement inconnus. R. d'Effinger avait été reçu en 1855 membre correspondant honoraire de la Société jurassienne ; ce titre ne fut pas pour lui une simple marque d'estime, une sinécure ; il paya largement son tribut à notre humble association. Si nos *Actes* renferment des notices artistiques, nous lui sommes redevables de la plupart. Était-il en Suisse, il ne manquait aucune de nos fêtes annuelles, profitant de son séjour parmi nous pour visiter les artistes, les monuments et pour recruter des membres à la Société qu'il présidait. Nous l'avons vu successivement à Bienne, à St-Imier, à Porrentruy, à Neuveville. Il a publié dans nos recueils trois rapports *sur les beaux-arts en Suisse* (en 1856, 1862, 1869) deux rapports *sur la Société des beaux-arts de Berne* (en 1860 et 1861) et le récit de son *Voyage à la Grande-Chartreuse* en 1864. Aussi pour nous était-il vraiment un compatriote, une vieille connaissance sur laquelle nous pouvions compter et dont le dévouement ne nous fit jamais défaut. La réputation de cet ami des arts ne se bornait pas à la Suisse ; il avait au dehors des relations nombreuses ; il

était apprécié dans le monde artistique, pour son zèle, son activité, la sûreté de son jugement, en Allemagne et en Italie, comme sur les bords de l'Aar ou de la Limmat. Au milieu de ses travaux, il fut frappé en 1870 dans ses plus chères affections : la compagne inséparable de sa vie le quitta pour un monde meilleur. Ce fut pour lui un coup terrible ; dès lors sa santé déclina ; atteint d'une maladie de cœur, il vit d'un œil serein la souffrance s'accroître et sa fin approcher. Jusqu'à ses derniers moments, il ne cessa de s'intéresser aux beaux-arts et à la prospérité de sa ville natale. C'est là qu'il mourut sans agonie, en mai 1872. Suivant ses désirs, sa dépouille mortelle fut déposée à côté de celle de sa femme bien-aimée, au cimetière de Holderbank.

X. K.

AURÈLE ROBERT

Né le 18 décembre 1805, mort le 21 décembre 1871.

Ce n'est pas une simple notice mais une biographie que nous devrions consacrer à l'excellent homme, au grand artiste que Bienne a perdu ces dernières années. L'espace nous manquant aujourd'hui pour remplir cette tâche, nous nous bornons à une esquisse rapide dont les traits principaux seront empruntés à la *Vie d'Aurèle Robert* par M. J.-B. Rahn, publiée en 1874. comme *Feuille du Nouvel-An de la Société artistique de Zurich*.

Aurèle Robert naquit aux Eplatures, près de la Chaux-de-Fonds à la fin de 1805. Son père était horloger ; grâce à cette industrie, il put subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, qu'à sa mort il laissa dans une honnête aisance. Aurèle avait trois sœurs et deux frères dont l'aîné Léopold, le peintre célèbre, devait jeter tant d'éclat sur un nom jusqu'alors inconnu. Les parents élevèrent leurs enfants dans la piété, l'ordre, l'économie et ne négligèrent rien pour leur assurer un avenir convenable. Léopold avait été placé au collège de Porrentruy, Aurèle fit une partie de ses classes à l'établissement ouvert à la Chaux-de-Fonds en 1805, où il resta jusqu'en 1817. A 12 ans il entra en apprentissage dans l'atelier du graveur Haberlin : les frères Girardet débutèrent ainsi. Il avait pour le dessin un goût prononcé, ses progrès furent rapides ; à 14 ans il pouvait vivre de son travail.

Cependant, après avoir fréquenté les cours de l'Académie impériale et l'atelier de David, Léopold, parti pour Rome en 1818, s'y était créé en peu d'années une position avantageuse et songeait à l'éducation artistique du jeune Aurèle. Il le manda près de lui en 1821, ne voulant pas,

disait-il, que son frère perdit à la gravure un temps précieux qu'il devait employer cette fois à étudier la peinture et à trouver sa voie. « Il est nécessaire que les Robert fassent parler d'eux ! » Ayant été admis à la sainte Cène en septembre, Aurèle se mit en route pour Rome au commencement de 1822 et rejoignit Léopold, dont une mort tragique devait seule le séparer.

Ici commence pour Aurèle Robert une vie nouvelle : les vingt ans qu'il passa presque en entier sous le beau ciel d'Italie marquent dans son existence. Jamais il ne fut plus heureux qu'à l'époque où les deux frères travaillaient en commun, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, tout à cet art sublime dont ils étaient épris et qui leur versait en retour ses plus hautes inspirations. M. Charles Clément, dans son *Etude sur Léopold Robert* parle en ces termes de l'influence d'Aurèle sur son frère. « Aurèle arriva à Rome en 1822, et depuis cette époque, il resta presque constamment avec Léopold. Il fut son compagnon fidèle et dévoué dans les bons et les mauvais jours, son ami le plus intime et, quoique son cadet, bien souvent son conseiller et son confident ; en un mot, son frère par le cœur comme il l'était par le sang. On ne sait vraiment ce que serait devenu Robert sans cette affection constante, attentive et délicate. A Rome et à Venise, ce n'est guère qu'avec ce frère bien aimé que l'âme concentrée et anxieuse de l'artiste se détendait. Il lui représentait la patrie et la famille absente, les devoirs qui rattachent à la vie l'homme de bien, et on est en droit de présumer que la présence d'Aurèle retarda la catastrophe qui termina l'existence du grand peintre. »

Léopold Robert, dans sa correspondance avec M. Marcotte, nous fournit des renseignements sur les débuts d'Aurèle dans sa nouvelle carrière : « J'avais un autre souci : l'incertitude de savoir si mon frère réussirait, craignant de l'engager de suite dans le grand genre, qui ne peut offrir de ressources que quand on a un talent

tout à fait distingué. J'eus alors l'idée de lui faire commencer le recueil de dessins d'après mes tableaux, ce qui l'intéressa, pensant que l'entreprise de les graver pouvait être avantageuse à tous deux. Mais tout en s'occupant de ce travail, il ne perdait pas de vue la peinture. Il poursuivait les études nécessaires pour se mettre en état de faire des tableaux. Les premiers qu'il acheva furent des *intérieurs*. Il me semble que cette marche est bonne. Au moins quand on fait ce genre d'après nature, on a sous les yeux tout ce qui est indispensable ; et couleur, effet, lignes, on n'a plus qu'à copier ce que l'on veut. Il en résulte, selon mon sentiment, qu'un jeune artiste travaille de cette manière avec plus de plaisir et qu'il réussit mieux que s'il se mettait de suite en face de son imagination, qui ne peut être rendue parce qu'il manque des moyens nécessaires pour le faire. Enfin je n'ai qu'à me féliciter au sujet d'Aurèle, car le voilà lancé. Il ne lui manque plus qu'une chose, c'est d'être lui. Pour cela je crois qu'un voyage de quelque temps, qui l'éloignerait de moi qui l'influence trop, lui ferait du bien. »

Il faut lire les biographies ou les études consacrées à Léopold Robert par MM. Feuillet de Conches, Gaullieur, Berthoud, Ch. Clément et la notice de M. Rahn pour connaître à fond Aurèle Robert et suivre ses progrès dans la peinture, sous la direction du grand artiste neuchâtelois. A partir de 1822, « il a reproduit soit à la sépia, soit à l'encre de Chine, soit à l'estompe et au crayon, et en combinant ces divers procédés, la plus grande partie des tableaux de Léopold.... » Exécutés sous les yeux de son frère, avec ses conseils et probablement avec son concours, « ces dessins, dit M. C. Clément, sont d'une absolue fidélité et traités avec le sérieux et la conscience que M. Aurèle met dans tout ce qu'il fait. » En 1825, Aurèle composa son premier tableau original, *les Ruines de St-Paul* ; le second, du même genre, est de 1828 : il représente *l'Intérieur de St-Jean du Latran*. Cette même année

Aurèle fit une excursion dans les Marais pontins en compagnie du peintre Burckhardt, de Bâle, et de Léopold, qui y commença ses études pour le célèbre tableau, *les Moissonneurs* ; lui-même y puisa les motifs des *Paysans et buffles des Marais Pontins*, qu'il exécuta en 1829, de même que le *Pâtre dans la campagne de Rome*. Ce dernier tableau, ainsi que la *Barque des religieux descendant la cascade de Terni* (1830), exposés à Paris en 1831, valurent à Aurèle une médaille d'or, pendant que son frère Léopold recevait de la main de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

Nous ne pouvons indiquer tous les travaux de notre compatriote pendant son séjour à Rome qu'il quitta en janvier 1831 pour revoir le pays natal ; il resta quelques mois seulement au sein de sa famille, les troubles politiques, qui agitaient alors Neuchâtel, influèrent sur le peu de durée de son séjour. En juin déjà, il rejoignait à Paris Léopold, alors au faite de la gloire et jouissant des honneurs dus à son talent hors ligne. Aurèle demeura un an dans la capitale de la France ; toujours actif, il y fit trois tableaux originaux et plusieurs copies de Léopold. Celui-ci s'était rendu en février 1832, à Venise, où Aurèle vint le retrouver en février 1833.

Cette ville ouvrait à l'artiste un monde nouveau ; en effet, après Rome nulle cité d'Italie ne présente un plus haut cachet d'originalité. Là aussi se révèle tout un passé de puissance et de gloire. La reine des mers y étale la pompe de l'Orient. L'art y prodigue ses trésors. Que de richesses artistiques accumulées à St-Marc. « Etrange église ! dit M. Ch. Blanc ; elle est sombre et tout y brille ; elle resplendit, mais dans l'ombre. Elle est couverte de mosaïques, étamée d'or, revêtue des marbres les plus rares, damasquinée comme une armure, historiée comme un manuscrit du moyen-âge, traversée de légendes et d'inscriptions en diverses langues qui mêlent leurs grimoires à l'obscurité des peintures symboliques. Des mil-

liers de figures d'apôtres, de saints, d'anges, de martyrs se dessinent sous les dômes, dans les voûtes, dans les niches, sur tous les murs, rappelant encore, sous des formes devenues barbares, les grandes figures sculpturales de l'art grec. » L'église de Saint-Marc fut pour Aurèle Robert un objet d'études incessantes, tous les détails lui en devinrent familiers. Il se complaisait à l'examen attentif et à la copie minutieuse de ses richesses et se livra avec passion à la peinture architectonique. Le nombre de tableaux que lui inspira ce monument occupe la plus large place dans son œuvre ; il n'a pas composé moins de 14 intérieurs sous différents aspects, 4 vues du *baptistère* et 2 vues de la *chapelle de St-Zénon*. Ce que ces travaux exécutés durant sa vie d'artiste, lui demandèrent de soins, nul ne peut se l'imaginer, s'il n'a vu ses toiles remarquables et n'a été initié à la manière consciencieuse du maître. Pendant ce premier séjour à Venise, qui se prolongea jusqu'en avril 1835, Aurèle Robert est dans la pleine force de son talent ; tout ce qu'il entreprend, lui réussit. Son frère est heureux de ses succès, du bon accueil que le public accorde à ses tableaux et de la bienveillante critique dont ils sont l'objet. « Je reviens, écrivait Léopold à M. Marcotte, le 15 mars 1835, aux tableaux d'Aurèle ! Ce bon Delécluze ! Je l'embrasserais bien pour l'article qu'il a écrit là-dessus ! » Cinq jours plus tard, le 20 mars, Léopold avait cessé d'exister, et son frère était plongé dans un deuil qu'il porta toute sa vie. Un mois après cette mort tragique, Aurèle, remis de sa poignante émotion, écrivait à M. Marcotte le récit de ce terrible événement. On peut lire cette page déchirante dans l'étude de M. C. Clément.

Aurèle quitta bientôt les lieux auxquels se rattachaient pour lui de si tristes souvenirs. Il retourna à Chaux-de-Fonds parmi les siens, et y demeura un an plongé dans sa muette douleur, occupé à recueillir les études de son frère. Son séjour à Paris en 1836 et 1837 s'écoula à rendre un

culte pieux à Léopold, dont il copia les *Moissonneurs*, la *Madone de l'Arc*, et sa dernière composition, les *Pêcheurs*. Aurèle retourna encore, le cœur serré, dans sa chère Venise, pour y compléter ses travaux ; nous l'y retrouvons de juin 1838 à avril 1840 et d'août 1841 à octobre 1843. Saint-Marc l'inspirait toujours ; il y puisa le sujet de ses tableaux, sauf une seule toile : *Une barque de Chiozzetti à la Piazzetta*.

A la fin de 1843, après de longs voyages, pendant lesquels il avait amassé de riches matériaux pour l'exercice de son art, Aurèle Robert se fixa en Suisse. Il épousa M^{lle} Julie Schneider de Bienne, et choisit pour résidence la campagne de Ried, près de Bienne, dont il fit l'acquisition en 1853. Ici commence une nouvelle époque dans sa vie, non moins fructueuse que la précédente, mais plus tranquille et relativement plus heureuse. Son existence se partageait entre le travail et les joies de la famille ; trois enfants, deux fils et une fille, apportaient la joie dans ce paisible intérieur.

Qu'il nous soit permis de reproduire ici la lettre que nous écrivions, le 15 décembre 1855, à M. de Lamartine, au sujet de l'*Entretien* qu'il publia sur Léopold Robert dans son *Cours familier de littérature* et dont nous rendîmes compte dans la *Suisse* ; elle rend nos premières impressions sur Aurèle Robert et met en scène l'artiste au foyer domestique, dans sa délicieuse retraite de Ried.

« Tout un monde de souvenirs s'est éveillé en moi, lorsque j'ai lu d'un trait ces pages pleines de poésie, ce tableau animé aux brillantes couleurs qui semblaient empruntées au princeau de Léopold. Je me suis rappelé les heures bien douces passées chez le frère du grand artiste, auprès d'Aurèle Robert, et des causeries intimes dont faisait l'objet le peintre des *Moissonneurs*. Oserais-je vous parler un instant de ma visite à l'atelier de M. Aurèle Robert, il y a quelques années.

» Aurèle Robert, peintre d'un grand mérite, d'une mo-

destie rare, au cœur excellent, réside toujours dans le Jura. Sa demeure est celle d'un sage et d'un poète. Une maison champêtre au large toit, cachée dans les arbres, entourée de fleurs et de vignes, s'élève sur une colline, à un quart de lieue de Bienne ; là, notre compatriote vit tranquille au sein de sa famille, composée d'une femme de cœur et de trois enfants charmants. De la fenêtre de son atelier on jouit d'une vue magnifique : le Jura est là tout près avec sa chaîne de montagnes verdoyantes ; à vos pieds coule la Suze ; un peu plus loin s'étend le beau lac de Bienne avec ses îles pleines du souvenir de Jean-Jacques, et, dans le lointain, les Alpes élèvent au ciel leurs cimes d'une éclatante blancheur.

» Ce qui donne un charme particulier à l'atelier de notre honorable ami, c'est moins la splendeur du paysage que je viens d'ébaucher, que le souvenir de Léopold. Il est partout dans la demeure, mais nulle part plus vivace que là. Sur le secrétaire d'Aurèle est une statuette en pied de Léopold. Ici, son portrait fait par lui-même à 30 ans : « Ce qui me reste de plus cher de lui ! » nous dit son frère en nous le montrant avec un mélancolique sourire. Aux parois sont appendus des ébauches, des croquis, tout pleins de l'Italie, tous rappelant des toiles du grand artiste. Il faut voir avec quel amour Aurèle parle de son frère, quelle mémoire fidèle il en garde, quelle émotion il éprouve en vous entretenant des travaux du maître, dont il était le plus ardent et le plus affectionné disciple. Pour connaître le grand artiste, si l'on n'a pas eu le bonheur d'avoir eu avec lui des relations personnelles, il faut entendre son frère parler de lui.

» Vous regrettez avec raison, Monsieur, que la mort de M. Paturle, ce Mécène de la peinture, fasse peut-être tomber entre des mains étrangères des centaines d'ébauches de Léopold, « reliquaire du génie dont il était le digne possesseur, » mais nous doutons fort que cette collection, si riche qu'elle soit, puisse égaler ce que possède M. Au-

rèle Robert. Permettez-moi encore à ce sujet de vous transcrire quelques lignes écrites après avoir visité l'atelier du peintre jurassien : « M. Aurèle Robert fit passer sous nos yeux tout l'œuvre du grand peintre, expliquant chaque dessin, nous disant sous quel ciel et dans quelle circonstance, il avait été inspiré à l'artiste ; il nous montra des toiles, des croquis, des gravures, toute une galerie pleine de ce souvenir sublime à jamais vivant dans son cœur. A peine si, dans ce culte fraternel, auquel sa vie est consacrée, il songea à mettre sous nos yeux ses propres dessins : quelques intérieurs de l'église Saint-Marc... quelques croquis, quelques scènes où l'Italie vit tout entière ; puis sur son modeste chevalet, le portrait inachevé de son enfant, avec ses grands yeux bleus, son fin sourire, ses cheveux bouclés, découpant un cheval de papier avec une habileté tout artistique..... » — Ces lignes datent de longues années. Si l'on veut avoir un tableau plus récent et plus exact de l'intérieur de l'artiste, on lira avec intérêt l'article de M. L. Faivre dans la *Bibliothèque université*, en novembre 1872 : *Une visite à Aurèle Robert*.

Cette nouvelle époque de la vie de Robert fut aussi fructueuse que la précédente. A côté de nombreuses copies de tableaux de son frère, il utilisa pour ses propres œuvres les études rapportées d'Italie et traita son sujet de prédilection, l'église St-Marc sous divers aspects. On doit distinguer parmi ses travaux d'alors l'*Enlèvement des séminaristes de Terracine*, peint en 1851, dernière composition que lui inspirèrent les souvenirs de l'Italie. Un genre qu'il avait peu cultivé jusque-là, le portrait, l'occupa beaucoup ; il en fit plus de cent ; le dernier fut celui du colonel Schwab, pour le Musée de sa ville d'adoption. L'artiste n'était point là dans son milieu, mais il fallait céder aux circonstances ; comment trouver des motifs de créations nouvelles dans la contrée qu'il habitait ! Une fois cependant, en 1848, il franchit encore les Alpes avec un ami, M. Ed. de Pourtalès, et entreprit un voyage dans le

Tessin. Sa peine ne fut point perdue ; il retrouva à Lugano ses chers sujets d'intérieur dans l'église de S^{te} Marie des anges, qui lui inspira plusieurs toiles originales. En 1869, A. Robert fit une seconde excursion artistique, mais sous un autre ciel. Ses amis lui avaient souvent parlé de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, et lui avaient conseillé d'aller visiter ce splendide monument d'architecture. Il passa plusieurs semaines dans cette ancienne ville de l'Empire, étudiant cette église avec le plus grand soin ; il peignit un intérieur, mais, malgré son mérite, ce tableau ne vaut pas ceux de St-Marc : le style gothique n'allait pas à son pinceau, ses beautés ne lui étaient point familières, cet air d'Allemagne le laissait froid malgré lui. — Citons ici deux tableaux du même genre, qui ont pour nous un intérêt tout spécial : *l'Intérieur de l'église de St-Imier* (1854) pour Célestin Nicolet, où ce regretté collègue consacrait le souvenir de son mariage sur le sol jurassien, et le *Tableau de la Bibliothèque (Wasserkirche) de Zurich*, composition remarquable, à laquelle l'artiste travailla deux ans (1861-62) : elle se distingue par son coloris, par la manière dont sont surmontées les plus grandes difficultés de perspective ; c'est une œuvre magistrale, des meilleures qu'ait faites le frère de Léopold Robert.

Nous avons dépassé déjà les bornes d'une simple notice biographique, aussi regrettons-nous de ne pouvoir en dire davantage sur les travaux artistiques d'Aurèle Robert. Cependant, il nous reste à parler des rapports de notre concitoyen avec la Société d'émulation, et de l'homme privé dont la mort a causé d'universels regrets.

Aurèle Robert prit, dès son arrivée dans le Jura, le plus grand intérêt à notre modeste association ; c'est pour lui en témoigner sa gratitude, qu'elle l'admit, en 1851, au nombre de ses membres honoraires. Notre compatriote fut sensible à cette marque de sympathie et nous le prouva en mainte circonstance. Il assista à plusieurs de nos réunions annuelles et nous fit don d'un portrait à la

mine de plomb de son ami, Joseph Kuhn, le grand musicien qui comptait aussi parmi nos collègues les plus dévoués. A l'exposition cantonale de Bienne, en 1855, il seconda de tout son pouvoir M. d'Effinger et M. Scholl, président de la section, dans cette entreprise assez difficile, car c'était la première fois que la Société des beaux-arts organisait une exposition dans nos contrées. Aurèle Robert figure avec honneur dans cette galerie nationale, où l'on ne comptait pas moins de 126 tableaux. Il exposa quatre portraits, *Un prêcheur anabaptiste*, *l'Intérieur de la chapelle du baptistère de l'église St-Marc*, avec la cérémonie de la consécration des eaux du baptême, et *l'Intérieur de l'atelier de Léopold Robert à Berne, en 1829*, toile curieuse, où l'on reconnaissait MM. Schnetz, directeur de l'académie de France à Rome, le bernois Armand de Werdt, Léopold et Aurèle Robert.

Que dire de l'homme privé ? Toutes les personnes qui ont eu le bonheur de connaître Aurèle Robert, n'ont qu'une voix pour acclamer la bonté de son cœur, son affabilité, ses manières exquises, la chaleur de son âme pour tout ce qui était bien. Rien de plus hospitalier que sa campagne de Ried ; comme les heures s'y écoulaient courtes, partagées entre les joies intimes de la famille, le culte de Léopold, l'enthousiasme des beaux-arts, les souvenirs aimés de l'Italie, qu'Aurèle se plaisait à appeler « sa patrie artistique ! » Rien n'égalait son esprit élevé, la sûreté de ses vues, ses jugements sains sur les hommes et les choses. Profondément religieux, chrétien orthodoxe profondément convaincu, il était d'une rare tolérance, étranger aux préjugés de sectes, embrassant tous les hommes dans un amour fraternel, ne pouvant comprendre ces luttes entre enfants du même Dieu, ces hostilités entre catholiques et protestants. « Lui, nous a-t-il dit souvent, quoique protestant, fut reçu pendant vingt ans à bras ouverts dans les couvents d'Italie, et les moines, loin de gêner ses travaux, le secondaient de leur mieux et

lui étalaient les richesses artistiques de leurs cloîtres et de leurs églises. » Jamais ami plus sûr et plus loyal, parent plus dévoué. De quel amour il aimait ses enfants ! de quels soins il les entourait ! comme il veillait à leur éducation et songeait à leur ménager un avenir digne du grand nom qu'ils portaient !

Ainsi dans la solitude et le travail, dans le repos de l'esprit et la paix de l'âme, Aurèle voyait s'approcher la vieillesse. Une dernière joie lui était réservée avant de quitter le monde : Dieu et les beaux arts avaient été le but de sa vie. Or, de ses deux fils, l'aîné, Aurèle, se consacra au saint ministère ; il fut donné à son père d'assister à son installation comme pasteur de Vauffelin, puis à son mariage ; — le second, Paul, qui cultive la peinture, promet de marcher sur les traces des grands artistes de sa race. Aurèle Robert passa dans la souffrance la plus grande partie de 1871 ; toutefois l'été lui fut favorable, il acheva son dernier portrait et put encore se promener. En novembre même, il alla rendre visite à son fils dans sa paroisse. Ce fut sa dernière excursion. Peu après, un accès l'obligea de garder le lit près de quatre semaines. Il se remit cependant assez bien. Il y eut alors un mieux être de quelques jours, puis Aurèle Robert déclina rapidement et sentit approcher l'heure de la séparation terrestre. Avant de mourir, il embrassa ses enfants en larmes, les bénit et, tranquille, s'endormit dans le Seigneur. Sa fin avait été celle d'un sage : le soir d'un beau jour !

X. K.
